

Passage à la vie adulte



Une trentaine de professionnels ont partagé leur vécu avec les élèves de dernière année lors d'une matinée d'échanges.

Futur métier: comment emballer des adolescents

Depuis bientôt dix ans, l'Atelier jeunes du Cycle de la Gradelle aide les élèves de 11^e année à concevoir leur passage dans la vie active.

Laurence Bézaguet

«Ces matinées d'échanges peuvent être source d'inspiration», note Jeremy Goldstein (25 ans), cofondateur, avec sa compagne, Marie Brunier, du traiteur végane Chez Marie Chou. Ce jeune homme est récemment venu raconter à des élèves du Cycle d'orientation de la Gradelle que son parcours scolaire «chaotique», selon ses termes, ne l'avait pas empêché de trouver sa voie.

Autre témoin, Alexandra Vullioud-Veress (48 ans) explique comment elle est devenue patronne de deux cabinets de physiothérapeute, dont l'un dédié aux animaux. Sa route semblait différemment tracée. Mais en 4^e année d'études de vétérinaire, l'étudiante change de cap: «Je me suis rendu compte que j'allais faire beaucoup de microchirurgie et manquer de contacts avec les animaux.» Résultat: la voilà qui démarre une formation de physiothérapeute puis de physiothérapeute pour animaux. Ces dernières études, d'une durée de trois ans, sont dispensées à Saint-Gall et Zurich.

Comme ces deux passionnés, une trentaine de professionnels, dont d'anciens élèves de la Gradelle, ont participé au traditionnel Atelier jeunes de ce cycle d'orientation, soit une matinée d'échanges avec les 230 élèves de dernière année. Objectif: comment le témoignage personnel de professionnels encourage

les jeunes dans leur passage à la vie active.

Parcours du combattant

À l'origine de cet atelier, dans le cadre de la Société genevoise d'utilité publique (SGUP)*, l'enseignante Emmanuelle Richoz Zogg. Le concept a fait ses preuves puisque cela fera bientôt dix ans que, comme Jeremy et Alexandra, des hôtes viennent raconter leurs vécus, parfois de vrais parcours du combattant! «J'ai fait des bêtises dans ma jeunesse, mais si tu laisses une bonne trace dans le cœur des gens, tu finis par t'en sortir», observe Jeremy. Il faut être sorti et le plus droit possible.»

À l'image de ce jeune restaurateur, les élèves écoutent attentivement les anciens issus du même cycle. Une occasion unique de mêler deux univers, l'école et le travail. «Une réelle cohésion sociale», note Emmanuelle Richoz Zogg. Il s'agit pour les intervenants de parler de leur parcours de vie, pas de leur métier. Il s'agit aussi de stimuler ces jeunes qui doivent se décider de plus en plus tôt.»

Malgré leur jeune âge, certains semblent avoir déjà fait leur choix. «Je veux être bibliothécaire. J'adore lire, surtout de la fantaisie et de la science-fiction», annonce Flavio (14 ans). «Moi, je veux être ingénieur en transports», renchérit Rémy, même âge, qui ambitionne d'étudier à l'École polytechnique fédérale de Zurich.

Tous s'accordent à dire qu'il n'est toutefois pas simple de décider de son avenir. «On ne fait plus un choix pour toute une vie, il peut y avoir plein de détours, de surprises», estime Tina (14 ans), qui a apprécié le parcours de Davy Zeppa, ex-facteur devenu agent de détention.

«Il faut y croire»

«Le monde professionnel a besoin des jeunes. Même s'ils ne sont pas scolaires, ils ont leur chance. Ils doivent suivre leur passion et s'élancer», encourage Emmanuelle Richoz Zogg. Avec un CFC, on peut devenir entrepreneur,

rapporte le paysagiste Jean-Michel Pernet: «Il faut y croire!» Après une scolarité «médiocre» en Valais, un orateur explique qu'il faut surtout commencer par savoir ce que l'on ne veut pas faire: «Ne laissez jamais dire que vous êtes nul! Chacun a ses compétences, ses aptitudes. Pour ma part, je ne voulais pas finir dans un bureau, je souhaitais effectuer un métier physique en plein air.» Après une formation de charpentier, puis de construction de voie ferrée aux CFF, il est devenu policier et ambulancier à Sion, avant de rejoindre la police de proximité à Chêne-Bougeries. «Woaw», lâche un élève avant de poser l'inévitable question sur les salaires des uns et des autres.

«Il s'agit pour les intervenants de parler de leur parcours de vie, pas de leur métier. Il s'agit aussi de stimuler ces jeunes qui doivent se décider de plus en plus tôt»

Emmanuelle Richoz Zogg
Enseignante

«Ce n'est pas le plus important. Certains gagnent beaucoup beaucoup d'argent et ne sont pas heureux. Ils doivent constamment rendre des comptes en échange, vivent avec énormément de stress et doivent parfois prendre des médicaments pour tenir le coup dans une atmosphère de travail détestable», prévient Alexandra Vullioud-Veress. «Le plus important, c'est de décider ce que toi, tu veux faire, renchérit Marlène Labs (24 ans), apprentie au Campus genevois de haute horlogerie. J'ai choisi mon futur alors que ma famille de scientifiques avait d'autres rêves pour moi.» Jean-Mi-

chel Pernet abonde dans le même sens: «J'ai quatre enfants et aucun n'est intéressé à reprendre mon entreprise de paysagiste. Si on entre dans une filière sans motivation, on risque de lâcher prise. Suivez une formation qui vous emballer, vous embarque. Tout va alors s'ouvrir.»

L'exemple de Sébastien Nicolle en atteste: pas spécialement bon élève, ce dernier est devenu courtier senior chez Naef Immobilier après un chemin parsemé de virages. «Quand on fait les choses avec passion, on arrive à sortir du lot! Les cours de physique peuvent de prime abord sembler très rébarbatifs. Mais allez à la rencontre d'un passionné au CERN et vous changerez certainement d'avis.»

Casser les préjugés

«Il faut aussi savoir casser les préjugés», souligne Davy Zeppa. À la base, je n'aimais pas la flicaille et les bourges. Je porte aujourd'hui l'uniforme à La Clairière et j'ai épousé une petite-fille de banquier.» Son franc-parler a été fort apprécié des élèves. «Tous les métiers peuvent être intéressants, si on les pratique avec envie, poursuit l'agent de détention. Chacun veut sauver le monde, personne ne veut débarrasser les poubelles. Et pourtant cette profession est essentielle. Elle a du sens.»

Notons enfin que chaque parent peut apporter sa pierre à l'édifice de ce projet en participant aux échanges, ou en incitant un grand frère ou une grande sœur à le faire, ou encore en dénichant la perle rare, le patron qui aime les jeunes et investit en eux.

* Fondée en 1828, la SGUP s'intéresse depuis longtemps aux jeunes. Elle a implanté le dispositif national LIFT (*jugendprojekt-lift.ch*), désigné lauréat du Prix suisse de l'éthique. Elle décerne aussi, chaque année, le prix Un job pour les jeunes, doté de 3000 francs, à une association ou une entreprise qui promeut l'emploi des jeunes.

Discothèques fermées et bar amendé à Genève

Infractions aux mesures sanitaires
Trois établissements publics ont été récemment sanctionnés par la police. Parmi eux, La Coupole et le Phoenix ont dû fermer leurs portes.

Trois établissements publics ont été récemment sanctionnés par la police genevoise pour non-respect des mesures sanitaires. Deux discothèques, La Coupole, à la rue du Rhône, et le Phoenix, aux Pâquis, ont été contraintes de stopper temporairement leurs activités. Le Hayland's, à la rue de Genève, officiellement fermé lors du passage des agents, a quant à lui écopé d'une amende salée.

À la suite des nouvelles règles sanitaires annoncées par le Conseil d'État la semaine passée, les forces de l'ordre ont renforcé leurs contrôles. Au total, 123 établissements publics ont reçu la visite de policiers entre le 15 et le 18 octobre.

À La Coupole, des dénonciations avaient alerté en amont le Service de police du commerce et de lutte contre le travail au noir (PCTN). Les avertissements se sont malheureusement révélés justes une fois sur place. «Aucune mesure du plan de protection n'était respectée», détaille Laurent Paoliello, porte-parole du Département

de la sécurité, de l'emploi et de la santé. Les manquements ont été jugés suffisamment graves pour ordonner la fermeture immédiate de l'établissement pour une durée d'au minimum quatorze jours.

La Coupole n'est pas le seul lieu à avoir dérogé aux règles sanitaires. Lors de leur visite dimanche à 1 h au Phoenix, les policiers ont constaté que le personnel et les clients ne portaient pas de masques et se tenaient debout sans respecter les distances de sécurité, détaille Alexandre Brahier, porte-parole de la police genevoise. Il ajoute que la liste des clients présents remplie par le bar était «lacunaire». Lors de leur tournée, les agents ont également constaté que douze personnes, dont le responsable, étaient présentes dans les locaux du Hayland's alors que l'établissement était censé être fermé.

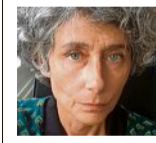
Depuis le 2 septembre, le Conseil d'État autorise les discothèques à fonctionner comme des bars si elles en font la demande. Cette proposition leur a été faite pour atténuer les conséquences économiques de l'arrêt de leurs activités de *clubbing* en raison de l'épidémie de Covid-19. Sur les 36 lieux concernés à Genève, un tiers a profité de cette occasion pour rouvrir ses portes, dont La Coupole et le Phoenix.

Céline Garcin

Pétition pour enrayer la précarité des chercheurs

Interview
Plusieurs associations en appellent au parlement fédéral. Questions à Valeria Wagner, maîtresse d'enseignement à l'UNIGE.

C'est une démarche inédite: un regroupement à l'échelle nationale de plusieurs associations de collaborateurs du monde universitaire. Ensemble, elles ont lancé une pétition pour «mettre fin à la précarité dans les hautes écoles suisses». Adressée au parlement fédéral, elle a réuni 4000 signatures en quelques semaines. Valeria Wagner est maîtresse d'ensei-



Valeria Wagner
Maîtresse d'enseignement à l'UNIGE

gnement et de recherche en études hispaniques et littérature comparée à l'Université de Genève (UNIGE). Ce poste fixe, elle l'aura obtenu dix ans après la fin de son doctorat. Membre de l'ACIL, l'Association du corps intermédiaire des Lettres de l'UNIGE, signataire de la pétition, elle demande la création de davantage de contrats à durée indéterminée.

En quoi la situation est-elle problématique dans le monde universitaire?

Aujourd'hui, l'UNIGE et toutes les hautes écoles de Suisse sont organisées d'après une structure pyramidale. Le haut bénéficie de contrats permanents, tandis que la base, qui représente près de 80% du personnel académique et effectue pourtant la majeure partie du travail en termes de recherche et d'enseignement, est engagée avec des contrats précaires de chercheurs, d'assistants,

de chargés de cours ou de chargés d'enseignement à temps partiel.

Quelles en sont les conséquences?

Ce que je constate, c'est que les jeunes chercheurs sont soumis à une pression insupportable, qui repose sur la croyance que la concurrence améliore la qualité de la recherche. Comme ils doivent régulièrement chercher un nouveau contrat, il existe une compétition féroce qui les rend très malheureux. Certains collaborateurs n'ont qu'un 20% ou des 30% et doivent trouver un petit boulot pour vivre. Ils se raccrochent à l'infime espoir d'obtenir un poste fixe, mais ces années d'incertitudes les empêchent de se consacrer de manière intelligente à leur recherche. La pression les pousse souvent à choisir un projet en fonction de leur carrière, plutôt que d'après son intérêt ou son originalité. Sur le plan personnel, beaucoup repoussent par exemple le moment d'avoir des enfants, faute de stabilité.

Que demandez-vous?

Les hautes écoles se reposent sur une masse salariale précaire, qu'elles peuvent modeler en fonction des coupes budgétaires. Nous souhaiterions que plus de postes intermédiaires à durée indéterminée soient créés. Bien sûr, nous faisons partie d'un système global, mais il existe des pays, comme la Suède, qui sont parvenus à aplatiser cette pyramide et à améliorer la condition de leurs chercheurs. La Suisse doit peut-être se demander si elle ne forme pas trop de doctorants. Les différents acteurs - les rectorats, mais aussi le Conseil fédéral, les Cantons et le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) - doivent cesser de se renvoyer la balle et étudier toutes les possibilités avec des représentants du corps intermédiaire. Il y a urgence. **Théo Allegranza**